

Compte rendu

« *Paul-Marie Lapointe : la Nuit incendiée*, de Jean-Louis Major »

André Brochu

Voix et Images, vol. 4, n° 3, 1979, p. 547-549.

Pour citer la version numérique de ce compte rendu, utiliser l'adresse suivante :

<http://id.erudit.org/iderudit/200181ar>

Note : les règles d'écriture des références bibliographiques peuvent varier selon les différents domaines du savoir.

Ce document est protégé par la loi sur le droit d'auteur. L'utilisation des services d'Érudit (y compris la reproduction) est assujettie à sa politique d'utilisation que vous pouvez consulter à l'URI <http://www.erudit.org/documentation/eruditPolitiqueUtilisation.pdf>

Érudit est un consortium interuniversitaire sans but lucratif composé de l'Université de Montréal, l'Université Laval et l'Université du Québec à Montréal. Il a pour mission la promotion et la valorisation de la recherche. Érudit offre des services d'édition numérique de documents scientifiques depuis 1998.

Pour communiquer avec les responsables d'Érudit : erudit@umontreal.ca

***Paul-Marie Lapointe : la Nuit incendiée,*
de Jean-Louis Major**

On est ébloui, à la lecture du dernier ouvrage de Jean-Louis Major¹, par la maîtrise du langage critique — remarquablement riche, complexe et adapté à son objet. Il n'est pas facile, même après les études de Guy Lafèche, de Philippe Haeck, de Pierre-André Arcand et surtout celle, fort ingénieuse, de Jean Fiset², de s'aventurer dans les sombres paysages de mots du *Vierge incendié*, surtout si l'on prétend respecter le poème en son individualité et éviter de le réduire, soit à quelque dimension signifiée, soit à un fonctionnement purement formel. Jean-Louis Major réussit le tour de force de nous faire pénétrer dans la logique intime du poème en restant attentif à toutes ses dimensions, et en évitant le piège du syncrétisme méthodologique. Les instruments de description et d'analyse, qui couvrent tous les aspects du langage poétique depuis le rythme et la prosodie jusqu'aux réalités textuelles les plus complexes (ici nommées *figures*, p. 129), s'intègrent dans un dispositif unifié, accordé aux recherches les plus récentes (celles de H. Meschonnic en particulier), et d'une efficacité surprenante.

Cela dit, la lecture du livre est rendue difficile par la nécessité où l'on est de recourir constamment au recueil étudié pour en suivre le commentaire; sinon on perd le fil ou, en tout cas, on n'est guère en mesure d'apprécier la richesse et la finesse de l'analyse. De plus, une bonne connaissance des langages critiques actuels est prérequis. Ces difficultés, inséparables de l'entreprise de l'auteur qui ressortit pleinement à la *critique* littéraire (et qui exige de ce fait une lecture serrée du texte), vont sans doute restreindre l'audience du livre. Mais les *happy few* seront récompensés par le régal d'une prose élégante et parfois somptueuse, où abondent les formules bien frappées — certainement l'une des proses les plus accomplies de la critique québécoise d'aujourd'hui.

Jean-Louis Major commence sa lecture du *Vierge incendié* par le commentaire minutieux d'un poème, « En coup de foudre », dont la logique déroutante est soigneusement démontée. On se rappelle ici les études d'un G.-André Vachon consacrées à la poésie, notamment à celle de Lapointe, mais Major aboutit, fort heureusement d'ailleurs, à des conclusions plus optimistes quant aux pouvoirs et à l'utilité de l'analyse. À la façon de Barthes au début de *S/Z*, il dégage de ce premier effort de lecture un inventaire des langages (Barthes parle de codes) qui composent la tessiture du *Vierge*. Il y en a trois : les langages de la vision, de la dénonciation et de l'aphorisme. Tout au long des six premiers chapitres, Major s'emploiera à caractériser chacun : d'abord le plus facile, la dénonciation, qui est « portée par une révolte qui s'enracine dans l'existence individuelle » (p. 27) et qui s'adresse « à un objet déjà là, pour le qualifier ou, plutôt, le disqualifier » (p. 61); puis la vision, non plus affaire d'énoncé mais d'énonciation, où « le langage se fait expérience » (p. 61) et où « les mots font apparaître les choses » (p. 67). Dans la vision, le poème est « à l'écoute de ses énonciations successives comme d'une révélation s'engendrant elle-même et qui, pourtant, révèle le *je* à lui-même » (p. 68) puisque « c'est d'abord par l'inscription du *je* dans la vision que s'accomplit le poème comme expérience et devenir » (p. 77). On voit que la vision est sans doute, pour Jean-Louis Major, l'élément le plus positif et le plus neuf du *Vierge incendié*, elle est le lieu par excellence de l'expérience poétique de soi et du monde et du langage, le lieu de fusion du « vivre » et du « livre » selon la fameuse paronomase de Meschonnic. L'absence de la vision, dans la *Nuit du 15 au 26 novembre 1948* analysée au chapitre 8, est aussi ce qui vouerait ces textes à l'échec.

Quant à l'aphorisme, il se distingue mal de la vision puisqu'il en est « le point extrême » (p. 83). Il introduit dans le poème une dimension d'intemporalité où se projette la vision, dès lors arrachée au présent de son énonciation. Je me demande cependant si l'auteur ne propose pas une définition trop lâche de la notion d'aphorisme, en y rapportant tout, « phrase verbale au présent prenant appui sur un substantif que l'article maintient en

toute son extension » (p. 83). On peut justement s'interroger sur l'extension conférée par l'article au substantif dans une phrase comme « les hommes marchent sur les barbeaux écorchés par le vernis des comptoirs », à laquelle Major veut reconnaître une « valeur d'aphorisme » (p. 83), ou encore dans ces vers : « l'assassin sans lame / se perce de lumière » (cité p. 84) : l'article a-t-il le sens de *tout*, ou de *cet* ? Rien ne permet de trancher en faveur du premier sens.

Il y a deux ans, J.-L. Major concluait son étude sur le *Mystère de la parole* d'Anne Hébert³ en prenant plus ou moins le contrepied de toute son analyse et en mettant en doute la réussite poétique du recueil. On retrouve ici aussi une touche finale négative, mais c'est la *Nuit du 15 au 26 novembre 1948*, double ou doublet longtemps inédit du *Vierge incendié*, qui attire sur elle les reproches du critique. Certes les justifications en sont habiles, mais J.-L. Major refuse peut-être un peu rapidement la brève expérience lettriste par laquelle P.-M. Lapointe se rapproche d'Artaud et de Gauvreau, ou l'expressionnisme de certains textes qui rappelle le langage de « dénonciation » du *Vierge incendié*. Cette dénonciation, par son caractère d'« énoncé » et sa référence à un extérieur du langage, me semble constituer un ancrage dans le réel tout à fait indispensable à la constitution de la poésie elle-même, qui ne saurait être pure affaire de « vision » au sens où l'entend Major, c'est-à-dire pur festival du signifiant.

Quoi qu'il en soit, l'ouvrage de Major est remarquable et contribue non seulement à une meilleure connaissance d'une œuvre difficile, mais encore aux études de poésie en général; par la rigueur, la précision, l'efficacité et l'actualité des moyens d'analyse qu'il met en œuvre.

André Brochu

1. *Paul-Marie Lapointe : la Nuit incendiée*, Montréal, P.U.M., «Lignes québécoises», 1978, 136 p.
2. G. Laflèche, «Écart, violence et révolte chez Paul-Marie Lapointe», dans *Études françaises*, vol. IV, n° 4, Montréal, nov. 1970, p. 395-417. Ph. Haeck, «le *Vierge incendié* de Paul-Marie Lapointe», dans *les Automatistes*, numéro spécial de la *Barre du jour*, nos 17-18-19-20, Montréal, janvier-août 1969, p. 285-297. P.-A. Arcand, «le *Vierge incendié* de Paul-Marie Lapointe», *Voix et images du pays*, n° 8, Montréal, P.U.Q., 1974, p. 11-38. J. Fisette, *le Texte automatiste*, Montréal, P.U.Q., 1977, p. 27-75.
3. *Anne Hébert et le miracle de la parole*, Montréal, P.U.M., «Lignes québécoises», 1976, 114 p.